

LA Dernière Chanson.

I

C'était un chanteur des rues, un grand et beau gaillard de trente ans, aux yeux clairs, aux dents blanches, à la superbe voix de baryton.

Les soirs d'été, lorsque la laborieuse population ouvrière de Montmartre quittait les ateliers et remontait vers la Butte, il se campait à l'encoignure de quelque rue, grattait les cordes de sa guitare et, quand il jouait l'assistance suffisamment nombreuse, attaquait la romance en vogue, le succès du jour.

Il fallait l'entendre ce rossignol du jive, lancer à pleins poumons ses sentimentales mélodies. A la vérité, c'était toujours un peu la même chose, toujours la promenade des amoureux sous l'œil bienveillant de la lune, toujours le gondolier de Venise égrenant les manèges de l'air, toujours l'ironie providentielle apportant au prisonnier des nouvelles de la mère-patrie. Mais c'est égal, ce virtuose populaire avait "enlevé" toutes ces vieilleries d' "enlevé" tant qu'il n'y avait pas de ma foi, un clin d'œil, il empoignait littéralement son public.

Je le revis passer dans mes souvenirs, mon chanteur des rues; il accorde sa guitare à l'angle de la place Pigalle et de la rue Houdon; autour de lui, son auditoire de habitués, ouvrier, marchand, bourgeois, se presse; il a le labour de l'usine, employés aux redingotes lustrées montrant la corde, fillettes aux jupes roses et aux frisons "à la chien"; chaque auditeur tient à la main un exemplaire de la chanson en vogue; ce dernier à l'accompagner, le geste de son importance; il tousse vigoureusement, pince les cordes de son "jambonneau" et, après une ritournelle caressante, attaque le couplet; il le dit bien, se coule, avec des inflexions tendes, appropriées, parfois, mais attention! voici le refrain, tout le monde fredonne, en chœur:

C'est l'heure de s'enlever Au clair de lu-u-ne! L'amour, qui vient de passer, Cherche fortu-u-ne!

Toute l'assistance répète ce refrain avec un ensemble extraordinaire, et fillettes aux minois chiffonnés, employés aux phonies moroses, ouvriers aux fronts bruns par l'atmosphère de la forge, tout le monde de travailleurs oubliés pendant cinq minutes ses soucis, sa besogne journalière, sa lutte ardente pour la vie, et répète avec le chanteur des rues:

C'est l'heure de s'enlever Au clair de lu-u-ne!

II

Un soir, comme je remontais le boulevard Rochechouart, j'aperçus devant moi, cheminant, sa guitare sous le bras, un chanteur des rues, qu'il entendait entonner le Mousse de Cronstadt ou l'Hirondelle Franco-Russe, les gros sous tombent, dru comme grêle... Ah! oui! le métier est bon, et, de ce côté, du moins, je n'arguerais de me plaindre...

Il ne parlait plus et, dans la fin de sa phrase, percant une note mélancolique qu'un risque de paraître indiscret, je ne pus m'empêcher de lui demander: — Vous avez quelque chagrin? — Un gros chagrin! répondit-il... A fait, je puis bien vous le conter, mais ça vous semblera peut-être un peu d'intérêt... Ma chère femme est atteinte d'une maladie de poitrine, et s'il y a des moments où j'ai espoir de guérison, il y en a d'autres... les plus nombreux, ceux-là — où j'ai peur... bien peur... Le médecin ordonne de la quantité d'air de Bordeaux, beaucoup de choses trop coûteuses pour les pauvres gens... Pourtant, je trouve moyen de donner à ma Lucienne tout cela... et c'est déjà une satisfaction!... Mais je redoute l'avenir... Ne vous désolez pas; fis-je; votre femme reviendra à la santé, je le souhaite de tout mon cœur, et je vous retrouverai gai comme un pinson...

— Oh! répliqua-t-il, si vous saviez combien me fait de courage, à certain instant, pour ne pas me laisser aller en sanglots devant tout le monde!... Plus que jamais j'ai besoin de faire de grosses recettes... Et, pour faire de grosses recettes, il me faut de l'argent, du bon argent... Allez donc enlever le pain, faire tomber la monnaie en prenant un air de sauler pleurer et un visage de croquemort! Alors, je me remonte un peu! Je me dis que Lucienne ira mieux, qu'en rentrant, je la trouverai moins pâle, moins abattue. Je chauffe! mon auditoire, et comme, Dieu merci! le "galoubet" est solide, je rentre à la maison avec de l'argent dans mes poches! Tout en parlant nous étions arrivés devant la demeure du chanteur; il me dit: — Tenez, j'ai vu tout de suite que vous étiez un ami... Voulez-vous me faire un plaisir?... Montez donc avec moi... Vous verrez mon intérieur, vous verrez Lucienne... J'aurais eu mauvaise grâce à décliner l'invitation, en conséquence, je suivis le chanteur. Devant une porte, au cinquième étage, nous nous arrêtâmes. Le chanteur frappa doucement, une bonne vieille à cheveux blancs vint nous ouvrir... Ma mère! me dit mon compagnon.

— M'inclina... — Non entrées. Dans un grand fauteuil, une mignonne créature à la chair diaphane, aux grands yeux profonds et mélancoliques, reposait presque assoupie. Entendant du bruit, elle ouvrit les yeux, se redressa un peu, et nous accueillit avec un sourire. — La pauvre enfant était malade, bien malade, certes, — et je comprenais à présent le désespoir du musicien; assurément, la malheureuse ne passerait pas l'hiver! Pourtant, elle nous parlait, faisant

des efforts surhumains pour se montrer gai et avenant; mais une petite toux sèche, la toux des poitrinaires, à chaque instant la forçait à s'interrompre.

Après une heure, je quittai la maison, en souhaitant meilleure santé à la jeune malade, et en serrant vigoureusement la main de mon ami le chanteur des rues.

Cette nuit-là, je dormis mal, et je crus passer devant mes yeux cette douce figure de poitrinaire me regardant avec ses grands yeux pleins d'une tristesse poignante.

Deux mois plus tard, je passais devant la maison du chanteur; sous la porte, j'aperçus une tenture funèbre et un cercueil.

Une idée affreuse me traversa l'esprit: Lucienne était morte! Je ne me trompais pas, et soudain je reconnus, au milieu d'un groupe de gens, un visage que je ne pouvais pas reconnaître, le pauvre chanteur des rues pleurant à chaudes larmes en regardant ce cercueil hideux où sa compagne dormait son dernier sommeil.

Deux larmes me montèrent aux yeux, et j'allai serrer la main du pauvre garçon; puis, ma foi! oubliant volontairement l'heure qui m'appelait à mon bureau, je suivis le cercueil de septième classe qui emportait Lucienne au cimetière de Saint-Ouen.

Il faisait une vraie journée d'enferment. Un temps lugubre; une pluie glaciale vous traversait jusqu'aux moelles. Malgré cela, je remerciai le hasard qui m'avait amené devant la maison, me permettant ainsi d'assister à l'enterrement en cette lamentable circonstance.

Ah! si vous l'aviez vu, lui! Elle était loin, sa gaité de rossignol! Oh! était-il, le joyeux compagnon d'autrefois! J'avais peine à le reconnaître, au cimetière, dans cet homme au visage déformé, qui regardait avec des yeux de fou les fossoyeurs indifférents jetant des pelotées de terre sur le cercueil de ses amours!

IV

Je n'avais plus revu le malheureux; impossible de le rencontrer à Montmartre.

Ce coin de la place Pigalle et de la rue Houdon, où il lançait gaiement autrefois le Mousse de Cronstadt et l'Hirondelle Franco-Russe, me paraissait maintenant que le chanteur n'y était plus, d'une tristesse à faire pleurer.

Mais, un matin, rue Ramey, devant une porte cochère, une voix vint frapper mon oreille: j'écoutai. — C'est lui! me dis-je. Et je pénétrai dans la voûte. Et effectivement c'était bien lui, mais méconnaissable, les cheveux déjà gris, l'air d'un vieillard, le buste lamentablement incliné. Il chantait... quelque chose de triste... Oh! mais si triste!... Mais quel don! Il chantait la chanson du pauvre Domingue, dans Paul et Virginie, l'opéra-comique de Victor Massé, et, toute ma vie, je me rappellerai cette scène. Ce garçon que j'avais connu débordant de jeunesse, de belle humeur, je le retrouvais là, dans cette cour, n'ayant plus qu'un souffle d'existence. Qu'était-il devenu, le superbe "creux" des anciens jours? Il soupirait d'une voix exténuée, éteinte, brisée, et pourtant belle encore, cette romance d'une ravissante douceur:

L'oiseau s'envole, Là-bas! là-bas! L'oiseau s'envole, Et ne revient pas! Oh! oui, il était parti... Et pour toujours!... Pauvre Lucienne! Que l'oubli de Victor Massé me pardonne: je n'ai pas eu le courage d'entendre le reste de la romance!

Connaissances Utiles.

CHOCOLAT AU LAIT.

Prenez une tablette de "Chocolat Mexicain". Lorsque le chocolat a été concassé et fondu dans un poëlon avec quelques cuillerées d'eau, on ajoute la quantité nécessaire de lait et on laisse cuire un quart d'heure à feu très doux.

L'addition de café noir au chocolat au lait et au chocolat à l'eau constitue un mélange très aromatique, très savoureux, très apprécié des gourmets et surtout très léger à l'estomac.

Recette pour l'entretien des lampes.

Avoir une boîte contenant deux linges, un pour le verre, l'autre pour la lampe, un goupillon (brosse douce destinée à nettoyer l'intérieur du verre), des ciseaux à manche.

Enlever la bague mobile qui soutient le verre et la grille, les essuyer soigneusement; couper la mèche après avoir enfilé sur le tube qui tient la mèche un rond de cuir destiné à empêcher les débris de tomber dans la lampe.

La mèche doit être coupée également droite. Verser l'huile. Nettoyer le verre à sec, le frotter intérieurement avec le goupillon et extérieurement avec un linge fin; s'il est taché par des éclaboussures, le frotter avec de la poudre de charbon.

Manière de nettoyer les flanelles blanches, les bas de laine, etc., sans qu'ils se détachent. Faites dissoudre du savon dans l'eau, ajoutez-y du sel de soude dans la proportion de 125 grammes pour dix litres d'eau; trempez à plusieurs reprises les objets de flanelle dans cette eau tiède, puis étendez-les sur une planche et brossez-les avec une brosse de crin.

C'est en frottant la laine avec les mains, comme on fait pour le linge, qu'on la foule et qu'on la fait se contracter; le procédé que nous indiquons empêche complètement le rétrécissement.

Lorsque tous les objets de flanelle ont été ainsi nettoyés, on les rince dans une légère eau de savon tiède, puis dans une seconde eau où l'on a mis un peu de bleu. Il ne faut pas sécher la laine à l'air, ni près du feu. Elle doit être étendue sur des cordes dans un endroit sec et fermé.

L'INFIRME.

I

A l'appel de Mme de Nyste, Henry Nertal se leva de son fauteuil en sursaut, se dirigea d'un pas trébuchant vers la chambre de sa femme; il perçut de nouveau la voix de sa belle-mère qui ajoutait:

— C'est un garçon! Puis, il fut dans la pièce. Le décor, depuis qu'il en était parti, avait changé brusquement. Les flambeaux allumés faisaient une illumination de chapelle. Et un grand silence lui paraissait tombé. Les cris de l'accouchée, dont les intonations de cauchemar ou de folie lui battaient encore les oreilles, les percevait maintenant affaiblis, grêles, venant de l'enfant, étranges, ridicules presque, écho lointain qui paraissait à présent une impression molle, comme ouatée, d'orage fini, de tempête qui se recule.

Mais, dans ce cadre transformé, la malade surtout s'était transfigurée. D'elle semblait venir la lumière dont la chambre était pleine. Le visage de tout-à-l'heure, aux traits convulsés, aux regards de nuit et d'abîme si effrayants qu'il avait une seconde, pour cet excès de souffrance, maudit l'enfant tant désiré, maintenant superbe d'immobilité hiératique, dédoublait sa détresse en un sourire d'une sérénité royale. Une gloire discrète faisait au front comme une auréole; et le regard, encore éblouissant d'au-delà, où montaient deux flammes d'orgueil, semblait d'une sainte de marbre, couché sur un tombeau, qui s'éveillerait pour le ciel.

Henry penchait sur la couche des mots et des baisers qui riaient et balbutiaient, parlant comme il était adoré. Mais les yeux de la mère, déjà, reportant vers l'enfant leur lente coulée radieuse, le désignaient. Il se leva, reconnut le docteur, les femmes qui s'affairaient, rit d'un rire nerveux devant l'être nouveau qui criait son cri aigre. Puis, il finit par s'abîmer dans une stupeur de cette faiblesse, de cette fragilité, devant cette tête énorme où le visage, tout petit, semblait n'être qu'une bouche ouverte: tête sans cheveux, bouche sans dents, visage ridé, dont le menton tremblait comme celui d'une petite vieille.

L'enfant pourtant s'apaisa. Les paupières serrées relâchèrent leur effort, la bouche se ferma, reposa, d'un repos de fleur quand le soleil est couché. Meurtre déjà de cette première épreuve, l'âme semblait fuir, retourner d'où elle était venue, chercher de forces nouvelles pour affronter la vie.

Lorsque tout fut achevé, la garde installée, l'enfant posé dans son berceau par la nourrice, Henry Nertal reprit conscience, enfin, que le cours des choses autour de lui se poursuivait; le docteur, se retirant, dit, avec un air grave un peu:

— La mère va bien, très bien; il n'y aura aucune inquiétude. Il parut hésiter légèrement, piteux, puis:

— Dormez, conseilla-t-il, reposez-vous bien cette nuit; je reviendrai dans la matinée. Une appréhension traversa l'esprit d'Henry. La sage-femme, les yeux baissés, gardait une face muette. Il demanda, avec une légère anxiété:

— Et l'enfant? — L'enfant va bien, dit-elle. Henry se trouva seul avec Mme de Nyste. Elle aussi paraissait hésiter. Mais son secret l'effrayait. Sa racune jaillit. Elle dressa subitement devant son genre un visage hostile; puis, le souffle court, la parole brève, hachée, elle déclara:

— Il faut bien que vous sachiez, pourtant!... vous êtes un homme, vous! Alors, brusquement, une injure, dans une révolte indignée de tout le sang de sa race, elle lui jeta:

— Votre enfant est bossu! Et la taille haute, cambrée un peu, elle sortit, d'un pas de reine.

II

Lorsque Henry Nertal, le lendemain, après des heures de désespoir, revit sa femme, elle avait encore sa pose immobile, son expression d'extase, toute sa vie montée dans les yeux.

Elle tourna vers lui son sourire et voulut parler. Il fit: "Ohut!" avec un air très-doux.

— Tu sais, ajouta-t-il, le médecin l'a défendu: il ne faut pas te fatiguer!

Elle acquiesça d'un mouvement des paupières, heureuse d'obéir, d'être toute petite un moment, ayant été si grande. Mais, le jour suivant, elle ne put se tenir de risquer des paroles. Le trop-plein de son bonheur, de son orgueil, voulait s'épancher. Elle murmura:

— Tout doucement, comme ça, sans bouger... Tu vois, je suis raisonnable.

— Non, pria Henry, il ne faut pas; dors!

— Et lui... Il dort? — Oui, il dort.

— Ah! Elle imagina l'enfant dormant dans son berceau, sourit à la vision; puis:

— Il est beau, n'est-ce pas! demanda-t-elle. — On ne sait pas encore, si jeune!

— Si, si, affirma-t-elle, il te ressemble!

Henry la quitta, poigné d'une angoisse, la laissant abîmée en la douceur de son rêve, qui serait si court. Mais, chaque jour, les questions ingénues, attendrissantes, terribles, se pressaient davantage sur les lèvres de la mère. Parfois, elle entrevoyait l'émou de son mari. De sa voix lente et comme lointaine de malade:

— Il ne faut pas, disait-elle, avoir de chagrin. Je ne suis pas malade. Je vais très bien, au contraire.

Et son sourire, de nouveau, glissait, si doux, si sûr d'être guérisseur de toute peine; lui, répondait:

— Oh! ce n'est rien. Je ne suis pas remis encore de cette accouche. Il me semble toujours l'entendre crier. Oh! ces cris, que l'arrachait la souffrance, ils sont en moi; la nuit, ils m'éveillent en sursaut!

— C'est vrai, interrompit-elle avec une grave simplicité, j'ai bien souffert!

Elle ajouta: — Je puis te l'avouer à présent, je croyais mourir. Je me désespérais. J'avais peur de ne pas le voir, comprends-tu? Je ne pas le connaître. Et, sans moi, que serait-il devenu? Puis, toi aussi, pauvre ami, la pensée que tu resterais seul avec lui, du chagrin que tu éprouverais, me faisait une peine affreuse.

Elle soupira, reprit, avec la victorieuse douceur de son sourire:

— Mais tout cela est loin maintenant; je ne regrette plus rien. Si, j'en suis si heureuse!

Si heureuse! Ces paroles revenaient à chaque instant; son bonheur s'exhalait d'elle toute, comme un parfum d'une fleur.

Alors, Henry souriait, souriait de désespoir, jusqu'à ce qu'il dut se sauver, de peur d'éclater en sanglots convulsifs.

De cela même qu'il était contraint à la simulation des joies, un écho de ces joies, s'éveillant en lui, ravivait les poignants délices des espoirs anciens, faisait plus cruel, entre hier et demain, le supplice d'aujourd'hui.

Et le supplice s'accroît encore, à ce point que, malgré son héroïsme, il transpirait. Des inquiétudes volaient çà et là d'une ombre le front de la jeune femme. Elle se rappelait l'adieu trop rempli d'effusions de sa mère, scrutait le sourire de son mari.

Un rien, pourtant, la ressuscitait. Elle rapportait à elle-même, à sa convalescence languide, les soucis pressentis. Et la vue de son fils, qu'elle contemplant dans ses longues, avec sa petite face blanche et délicate, se plongeait mollement en son admiration, en son admiration, en sa félicité sans mélange et sans bornes.

III

Cette nuit-là, de sa chambre, Mme Nertal entendit crier son fils. La nourrice ne s'éveillait pas. Elle coula de son lit, et sans bruit, radieuse tout-à-coup, elle ravit l'enfant, le porta dans sa couche. Elle remplacerait la nourrice, changerait les linges. Son instinct, si elle ne savait pas, la guiderait. Ne se rappelait-elle pas comme elle faisait à ses poupees?

Dans les bras de la mère, l'enfant s'était tu.

Elle développa, avec des baisers et des rires, les membres froids; et elle baissa follement les pieds roses, les jambes où la peau faisait des plis, le ventre arrondi, la poitrine et les épaules.

Mais, brusquement, une angoisse l'effleura. Qu'avaient senti ses doigts, là, entre les épaules? Elle n'osait poursuivre. Du malheur passait sur elle, comme un souffle dont ses cheveux frissonnaient. Elle revit l'air étrange de sa mère, les regards détournés de son mari, et tous les visages ressouvenus autour de son lit révélerent en une seconde l'affreux secret qu'ils avaient dérobé.

Son angoisse, alors devint intolérable; elle mir, d'un geste affolé, l'enfant nu, et jeta un cri d'épouvante.

Henry accourut. — Tu as vu! fit-elle d'un air égaré; tu as vu! tu as vu! Comme il courrait la tête avec accablement, elle s'écria, avec une terreur plus haute:

— C'est donc vrai! Alors, devant le geste de désolation de son mari, elle se révolta, obstinée à l'espérance: — Mais nous le guérirons!

Henry secoua la tête, demeura inerte, dans une sensation stupide d'allègement; la mère eut un gémissement de bête assommée, puis, à plusieurs reprises, un râle étouffé, un souffle court et profond.

Et le silence reprit, se prolongea dans la détresse nocturne.

Entre eux, l'enfant dormait son doux sommeil.

IV

Les jours suivants, un muet reproche, invinciblement soulevé de l'un contre l'autre, alla s'atténuant, laissant persister pourtant un sentiment de secrète humiliation; mais de leur infortune même, un besoin de rapprochement naissait, un besoin d'union, pour mieux porter le lourd fardeau, une mutuelle commiseration aussi de leur commune affliction.

Des semaines coulèrent dans une supplice survint. L'enfant commença de rire. Sa petite bouche ouvrait son écarlate rose, puis un des coins s'amenuisa, puis sautait sa fossette vers la joue; et les yeux riraient, tous les gestes furent un rire.

Et sur ce corps infirme, ce rire qui fleurissait, si merveilleux, si éblouissant, devenait atroce. A la cruauté de la nature s'ajoutait une ironie féroce, épouvantable. Il riait, le malheureux, ignorant de la trahison des choses; il riait à l'existence, d'un rire d'adorable et divin, comme à l'entrée d'un paradis! En regard de ce rire, les cris que parfois poussait l'enfant étaient, pour eux, presque un apaisement. Ils s'harmonisaient à leur malheur, éveillaient des tristesses graves.

Bientôt, le matin, à son éveil, l'enfant gazouilla des sons bizarres dont son oreille était ravie; puis ce furent, vers les objets, des gestes qui s'essayaient, des bras jetés avec de petits cris, des éclats de rire, des bégaitements.

La mère sentait une affection plus vive, plus profonde chaque jour, la rapprocher de son enfant, à cause de cette infirmité même. J'aime de la nourrice, elle ne le quittait plus. Tout son être se noyait de délices au joli rire dont il savait la reconnaître. Et elle s'illusionnait de l'aimer tant et de l'entourer d'une tendresse si infinie que son malheur en serait, presque, compensé.

La révolte du père, au contraire, se doublait d'une souffrance plus aiguë, maintenant qu'il entrevoyait les bonheurs exquis, jamais imaginés qu'il eût, sans cette infortune, éprouvés à cette aurore de la paternité. Il devait se défendre, se dérober à leur effacement, par une terreur du retour à la réalité qui suivrait. Il s'éloignait du berceau; et quand la douce insistence de la mère, parfois l'avait ramené, il demeurait, après un douloureux attendrissement, abîmé dans un désespoir plus profond, silencieux et farouche.

V

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau.

Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

Les gazouillements de l'enfant, depuis des jours, avaient commencé de se préciser en des sons plus distincts. En les voyant, il agit vers eux ses bras, ouvrant large, sous des yeux de malice et de joie, le rose rire de sa bouche. La mère le prit; puis, lente, détachant les syllabes avec un accent qui voulait faire ressembler et qui persuadait, elle prononça:

— Pa pa! — Pa pa! répéta l'enfant. Ravi, il continua, les lèvres ramenées, avec une voix de tête qui montait comme un chat.

Henry, d'un geste fou, l'enleva dans ses bras, et le couvrit de baisers.

A l'écart un peu, la mère jetait sur le tableau un regard où naitait du ciel; elle demanda:

— Tu l'aimeras tout de même, n'est-ce pas? Le père reposa l'enfant dans son berceau, avec un grand soupir ému, près de pleurer. Puis, sans répondre, il se tourna vers sa femme. Et tous deux s'étreignirent d'une étroite muette, longtemps, cœur contre cœur, resignés, heureux enfin, quand même!

PENSÉES.

— Une personne mécontente d'elle-même n'est presque toujours des autres.

— Si, pour un motif quelconque, votre présence doit mettre les autres en relief, soyez sûr qu'elle sera bien accueillie; ne vous laissez pas prendre.

— L'impôt de la charité se perçoit ici bas, et s'enregistre là-haut.

— On se lasse vite du malheur des autres.

Le Canada félicite la Reine Victoria.

OTTAWA, Ontario, 9 juin.—Le Sénat a voté à l'unanimité une adresse à la Reine Victoria, pour la féliciter de la prompte et heureuse terminaison de la guerre avec les Boers. Pas une seule voix n'a protesté.

LE Mariage de Rosine.

I

Le dîner terminé, Rosine desservait la table, tandis que sa mère, un peu mieux portante ce soir-là qu'à l'ordinaire, parcourait le journal et attendait que sa fille l'aiderait à se mettre au lit.

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

A sa modeste pension venait s'ajouter le fruit du travail de Rosine. Celle-ci, douée d'un aimable talent, copiant, non sans mérite, au Musée de Louvre, les tableaux des maîtres de son art. Quelques protections officielles lui facilitaient le placement de ces reproductions et assurait une relative aisance à l'existence commune. Et n'eût été la paralysie dont depuis plusieurs années déjà souffrait Mme Jarnol, tout aurait marché à souhait dans cet intérieur paisible qu'aucun événement ne troublait plus.

— Vois-tu, mère, disait Rosine, rieuse, si j'étais mariée nous pourrions avoir une bonne, et cela nous éviterait de desservir la table; elle est horriblement fatiguée, cette corvée de chaque soir, au moment où il ferait si bon rester assise et causer!

Puis, continuant à badiner: — Dis?... n'as-tu jamais songé qu'un jour un jeune homme, un beau jeune homme, viendrait te demander la main de ta Rosine? Car enfin, j'ai maintenant vingt-sept ans, et il serait temps, je crois!

La veuve fixa sa fille avec une angoisse si comique que celle-ci se mit à rire aux éclats.

— Mais tu n'en mourrais pas! Oh! la pauvre petite mère! En voilà une qui serait à plaindre d'avoir un gendre gentil comme tout! Car il serait gentil, tu sais? Et bon! Et prévenant! Il jouerait aux cartes avec toi tous les soirs et te lira ton journal. Il t'aiderait à surprendre ta fille... Et tu ne serais plus au coin... Ingrate petite mère!

Sourient Rosine s'amusaient ainsi à imaginer toutes sortes d'innocentes aventures pour taquiner sa mère: elle les débattait avec un petit air plaisant et coquet dont tout son visage de fine blonde restait illuminé.

Mais cette fois la veuve ne riait pas, devenue tout-à-coup pensive.

— Quoique elle eût dit, comme toutes les mères—n'est-ce pas dans l'ordre naturel des choses?—à préparer depuis longtemps l'idée de ce mariage possible, et s'y résigner à l'avance, elle n'éprouvait, au contraire, une révolte épouvantée, la sensation que ce serait lui voler son enfant, son bien à elle et profaner le foyer. Aussi n'avait-elle pas vu sans une étonnante et secrète joie les années s'ajouter à ses années sur les blondes boucles de sa fille. Arrivée aujourd'hui à vingt-sept ans, Rosine resterait sûrement demoiselle, elle la quitterait plus.

Et voilà que, tout-à-coup, la sécurité du lendemain menaçait ruine! Ne sachant plus à quel point elle plaisait à son père, Mme Jarnol voulait croire encore à une de ces taquineries dont Rosine était coutumière, et sa confiance en elle, cependant, s'ébranlait. A l'horizon apparaissait le spectre d'un étranger qui viendrait lui prendre son enfant pour son faire sa femme et l'emmenner avec lui, à moins qu'il ne préférât l'installer chez elles, en intrusion quotidienne dont tout sa vie de mère allait désormais être gâtée. Et le sentiment de son impuissance à les conjurer s'ajoutait à ses inquiétudes pour en décupler l'amertume.

En dépit des protestations de Rosine qui, lui voyant aux yeux des larmes involontaires, s'efforçait à présent de la rassurer, elle conservait l'appréhension du malheur qui viendrait lui ravir son enfant et son foyer, et elle se sentait avec lui, à moins qu'il ne préférât l'installer chez elles, en intrusion quotidienne dont tout sa vie de mère allait désormais être gâtée. Et le sentiment de son impuissance à les conjurer s'ajoutait à ses inquiétudes pour en décupler l'amertume.

Toutes les terreurs qui la rongeaient ne lui apportaient rien. Tour à tour la crainte et l'espoir s'arrachaient son cœur, et la vie devenait insupportable au milieu de pareilles alternatives.

Elle résolut de faire appel à la loyauté de Rosine et de lui demander la vérité.

Un soir, elle se décida. Mais la question à faire lui parut si insolite, si énorme, si odieuse enfin, qu'elle ne put se résoudre à l'entreprendre. La pauvre mère ne sut ni la rattacher incidemment à la conversation, ni aborder courageusement le sujet. Incapable de s'expliquer, elle fendit alors en larmes et parmi ses sanglots Rosine entendait.

Promets-moi... juré moi... ma Rosine... dis-moi... jure moi... que tu vivras!... Ce ne sera pas long, va! Jure-moi... Rosine... Pas le voir... jamais!

Maintenant, la veuve est tranquille. Rosine, elle aussi, a pleuré, sans doute pour avoir vu pleurer sa mère. Mais elle a la consoler et lui prouver combien ses appréhensions étaient vaines: elle a larmes en disant:

— Moi, me marier?... pour te faire tant de peine? Mais tu n'y songes pas! Vis encore bien longtemps, mère chérie: ta Rosine te restera!

Et, par moments, quelque inopportune réverie vient obséder la jeune fille, celle-ci la chasse bien vite et court embrasser sa mère avec une tendresse passionnée.

Mme Jarnol ne saisit pas toujours la cause de ces subites expansions, et quelquefois, dans la journée, elle y songe lorsqu'elle est seule, près de la fenêtre où, avant de partir, chaque jour Rosine fait rouler son fauteuil.

Elle a remarqué aussi que souvent

la jeune fille est pensive, et que c'en est presque fini des joyeux enfantillages et des rires dont le petit appartement retentissait naguère. A peine, de temps à autre, Rosine retrouve-t-elle un vague écho de sa gaîté d'autrefois, mais c'est lorsqu'elle se sent observée; et sa joie paraît alors factice et contrainte. Quelquefois, le matin, elle a les yeux gonflés et rouges, comme après avoir pleuré ou insuffisamment dormi. Elle se marie, s'accomplit plutôt, et le carmin de ses joues semble se fonder et s'étendre sur tout son visage en diaphanes transparences. Souvent, elle se plaint d'être désolée.

Ces symptômes n'ont pas tardé à préoccuper la veuve: sa Rosine va-t-elle tomber malade? Ce fut, en son cœur, un choc brutal.

Et, tout-à-coup, dans une révélation soudaine, elle se souvint.

Où, elle se rappela cet autre jour où, affolée de la peur de la perdre, elle avait arraché à sa fille le serment dont maintenant la pauvre enfant se mourait peut-être. Car elle avait deviné le sacrifice, et son orgueil maternel était étalé en un secret comédien d'un triomphe. Hélas! n'avait-elle pas trop tôt crié